

L'épopée contemporaine française

DE 1836 A NOS JOURS

LES NOUVELLES VICTOIRES DE L'HOMME SUR L'ABIME

1) Les derniers sièges de Constantine (1836 et 1837)

« **D**IEU dirige par sa lumière ceux qu'il lui plaît » (Coran, sourate 14, vers 35) et il détourne sa face de ceux qui commettent l'injustice.

1836. Encore un siège, le vingtième ou vingt-et-unième.

Depuis six ans, les Français sont en Afrique du Nord. Ils tiennent la côte avec Alger et Bône. Achmed Bey se croit pourtant au sommet de sa puissance. Il a profité de la capitulation de son chef hiérarchique, le dey d'Alger Hussein, pour se conférer à lui-même le titre de pacha. Il vient de se faire construire un somptueux palais vraiment digne de cette promotion.

Sa capitale est défendue par des murailles solides et surtout par un gouffre infranchissable. Les Français, il affecte de ne pas les redouter.

Vainement sa mère, la sage El Hadja Rekia, de souche berbère noble, lui conseille de s'entendre avec eux puisqu'ils déclarent se contenter de la suzeraineté traditionnelle exercée avant 1830 par le dey Hussein. Mais, avec une obstination farouche, le nouveau pacha prétend faire la guerre à tous ceux qui s'opposent à lui ou le menacent : à son rival, l'ex-bey

Ibrahim retranché dans la Kasbah de Bône, aux Arabes nomades du sud et à tous les mécontents exposés à sa cruauté et dont le nombre augmente de jour en jour dans son entourage même, aux Français enfin qu'il pense pouvoir rejeter à la mer.

Si tous ces projets se réalisaient, il serait le seul maître du Maghreb oriental, comme le furent jadis les rois numides et les Romains.

Mais Allah rend aveugle les présumptueux qu'il veut perdre. Le 21 novembre 1836, les Français sous les ordres du général Clauzel arrivent devant Constantine. Le déjà célèbre capitaine Youssouf commandant le premier contingent indigène de l'armée d'Afrique, le « Bataillon Turc », les accompagne pour prendre possession du Beylik de Constantine dont les Français l'ont nommé titulaire.

Arrivés au bord du gouffre, les soldats de Clauzel contemplent avec stupéfaction la capitale-repaire d'Achmed perchée sur le roc comme un nid d'aigles.

Pour prendre une forteresse aussi redoutable, Clauzel ne disposait que de moyens insuffisants. Une chute ministérielle, celle de Thiers, avait arrêté le vote des

crédits demandés, mais Clauzel n'était pas homme à reculer devant une entreprise dont la remise aurait nui à notre prestige auprès de ceux qui, par animosité contre Achmed Pacha semblaient disposés à nous seconder.

LE ciel par contre, cette année-là, était contre nous : Des pluies d'automne diluviennes avaient détrempé le sol, de sorte qu'il fut impossible de hisser les lourds canons de siège sur les pentes glissantes du Koudiat que, par surcroît, Achmed, à la tête de sa cavalerie, défendait âprement.

Comme point d'attaque il ne restait donc que la porte d'El Kantara. L'artillerie s'installe sur les versants du Mansourah et, pendant quelques jours, la grosse voix des canons se répercute dans les gorges avec un fracas étourdissant.

Mais, toujours à cause du mauvais temps, les convois de munitions et de ravitaillement n'arrivent pas. Ils ont été pillés en route par les convoyeurs eux-mêmes qui, grelottant sous la pluie glaciale et la neige, à laquelle on s'attendait si peu en Afrique, n'avaient pas résisté à la tentation de défoncer les tonneaux d'eau-de-vie destinés aux troupes assiégées. Cette grave indiscipline compromet tout :

Dans la nuit du 23 au 24, après avoir sous le feu meurtrier des défenseurs, occupé le pont d'El Kantara, les sapeurs, au milieu d'une mêlée confuse d'hommes dont plusieurs centaines furent précipités dans l'abîme, tentèrent vainement de faire sauter la porte.

Le lendemain matin, munitions et ravitaillement n'étant pas arrivés, il fallut se résoudre à la retraite. Et pourtant, dans la ville, un parti de notables hostiles à Achmed et à son lieutenant Ben

Aissa qui commandait la garnison avec une poigne de fer, envisageait de nous offrir la capitulation.

Une fois de plus, le gouffre des gorges avait pleinement joué son rôle stratégique.

Mais Achmed eut tort de croire son nid d'aigles définitivement imprenable.

En octobre de l'année suivante, les Français, devant cette fois les pluies, reviennent en force sous le commandement du gouverneur de l'Algérie en personne, le marquis de Damrémont, qu'accompagne son Altesse le prince Louis d'Orléans, le futur Duc d'Aumale.

L'armée, comme celle de Bonaparte en Egypte, comprenait aussi une commission de savants, parmi lesquels se trouvait un jeune naturaliste allemand qui, dans un reportage fort pittoresque et imagé destiné à la « Gazette d'Augsbourg » décrit comme suit ses premières impressions en arrivant au bord des gorges en face de Constantine :

« A peine les habitants eurent-ils remarqué notre arrivée sur le Mansourah, qu'un cri de guerre impétueux partit de tous les bastions. Les femmes étaient montées sur les toits des maisons et poussaient des hurlements aigus et prolongés peut-être pour exprimer leur frayeur devant nous et encourager les défenseurs de la ville. Deux drapeaux rouges d'une dimension énorme (l'un d'eux est conservé au musée militaire de la kasbah) flottaient sur les portes Bab el Djerid, et, dans le même moment, tous les villages arabes des environs furent incenriés par leurs propres habitants (sur l'ordre d'Achmed). On entendait s'élever, des tours des mosquées, la voix haute et grave du prêtre qui adressait



Sortie des Gorges

« le nom de Mahomet aux nuages
 « rougis par le reflet des incen-
 « dies.

« Les généraux et leurs officiers
 « d'Etat-Major étaient-là, debout
 « sur le bord de l'abîme, les yeux
 « attachés sur cette ville lugubre.
 « C'est la résidence du diable ! »
 « s'écria subitement le Prince de
 « la Moskova (titre du général
 « Damrémont) avec un accent de
 « surprise, interrompant ainsi le
 « silence de ses camarades. Ces
 « paroles causèrent une sorte de
 « frémissement à tous ceux qui
 « les entendirent. Je crois que les
 « témoins de cette scène ne l'ou-
 « blieront jamais. Le sifflement des
 « boulets nous arracha bientôt à
 « ces rêves ».

L'auteur note un peu plus loin
 que, malgré le danger, le général
 Damrémont (qui devait être tué
 quelques jours plus tard) resta
 plusieurs heures sur le bord du
 précipice comme plongé dans une
 profonde méditation en y perdant
 un temps précieux.

L'on connaît la suite des événe-
 ments de ce siège qui devait être
 le dernier subi par la ville du
 Rocher. Les documents de l'é-
 poque, surtout les journaux de rou-
 te écrits par des militaires du corps
 expéditionnaire, abondent. L'édi-
 teur parisien Corréard en a réuni
 un certain nombre dans un ou-
 vrage publié dès 1838 (« Recueil
 de documents sur l'expédition et
 la prise de Constantine par les
 Français en 1837 »).

Achmed, afin d'empêcher la dé-
 fection des tribus hostiles, tenait
 de nouveau les environs de la vil-
 le avec sa cavalerie, pendant que
 son lieutenant, le kabyle Ben Ais-
 sa, commandait la défense à l'in-
 térieur de la place.

Ce fût, selon le mot d'un autre
 témoin oculaire, « un combat de
 géants autour de murs cyclopé-
 ens ! »

De part et d'autre, l'on rivalisa
 de témérité et de bravoure cheva-
 leresque. Sommé de se rendre, Ben
 Aissa répondit fièrement : « Si
 vous manquez de poudre, nous
 vous en donnerons, si vous man-
 quiez de biscuit, nous partagerons
 le nôtre avec vous, mais aucun
 Français ne franchira nos murs
 tant que nous serons vivants ! »

« Ce sont des gens de cœur,
 répondit Damrémont, nous au-
 rons donc d'autant plus de mérite
 à les vaincre ».

L'on sait que le vaillant chef de
 l'expédition fut tué le 12 octobre,
 la veille même de l'assaut, en ins-
 pectant la brèche déjà pratiquée
 par l'artillerie dans le mur de la
 place (le monument du carrefour
 de la Pyramide marque l'endroit
 où Damrémont expira.)

Le lendemain, 13 octobre, les
 zouaves sur les pas du colonel La-
 moricière, prirent la ville d'assaut
 par cette même brèche et occu-
 pèrent la kasbah.

Pendant que se déroulait cette
 action décisive, les gorges furent
 le théâtre d'un exploit que jamais
 aucun conquérant n'avait osé ten-
 ter : partant de l'arc naturel dans
 les gorges en contre-bas de la kas-
 bah, un détachement volontaire
 de 15 sapeurs et voltigeurs de l'E-
 tat-Major du général Trézel grim-
 pa par l'ancien sentier préhisto-
 rique rasant l'abîme jusqu'à la
 Grotte des Pigeons à dessein de
 prendre la kasbah à revers. Mais
 la progression sur cette voie d'ac-
 cès par endroit presque nivelée et
 où il fallait ramper sur des ébou-
 lis avec l'abîme béant sous les
 yeux, fut si lente que le détache-
 ment, quand il parvint à la kas-
 bah, la trouva déjà occupée par les
 contingents venus de la Brèche.

Et c'est avec cet exploit, mili-
 tairement inutile mais exception-
 nel au point de vue sportif, que
 se termine le rôle stratégique que
 les gorges du Rhumel avaient joué
 au cours de tant de siècles.

L'ère de paix et d'action constructive

DES régions centrales de ce vieux Maghreb divisé et éprouvé par plus d'un millénaire de luttes, la France fit une entité géographique nouvelle : l'Algérie.

A l'ombre des ruines romaines la latinité y sommeillait encore. Dans quelques villes les citernes antiques étaient restées en usage et, dans la région de Tébessa, les monnaies romaines avaient encore cours.

Réveillés du cauchemar de la tyrannie de leur dernier bey, les Constantinois purent bientôt mesurer la différence entre la décadence et la stagnation généralisée du régime turc et l'ère nouvelle qui s'ouvrait pour eux.

Fait historique capital : l'Afrique orientalisée rentrait de nouveau dans la zone d'influence de la civilisation européenne et allait bénéficier — tout en voyant sa personnalité musulmane respectée — d'un courant d'échanges actifs et fructueux.

Tout comme à l'époque de forte affluence militaire que nous vivons aujourd'hui, de nombreux Français découvrirent l'Algérie et furent émerveillés par son étrangeté pittoresque. Les esprits romantiques vinrent s'y inspirer d'un orientalisme des plus authentiques.

En même temps, comme à l'époque de Rome, des bâtisses nouvelles sortirent partout de terre. A Constantine par exemple, l'on posa dès 1839 la première pierre d'un hôpital. De nombreux ports étaient créés (Philippeville) ou aménagés. La mise en valeur du pays progressa, lentement — non sans d'inévitables tâtonnements et maladresses — mais sûrement et efficacement.

De grandes ressources nouvelles furent créées, comme la vigne, les mines, le tourisme.

Avec ce dernier, les Gorges du Rhumel vont à leur tour se réveiller d'un long sommeil et leurs grandes voûtes, tout en retentissant à nouveau de l'activité des maçons œuvrant sur les bords du gouffre pour y aménager de nouveaux quartiers (El-Kantara), répercutèrent des échos tout nouveaux : les exclamations émerveillées des premiers touristes.

POUR les premiers visiteurs de marque comme A. Dumas, qui, un beau jour d'automne de 1845 arriva par la route de Philippeville en compagnie des peintres Boulanger et Giraud, la ville du Rocher fut une révélation sensationnelle :

« Nous jetâmes un cri universel d'admiration, presque de terreur. — Au fond d'une gorge sombre, sur la crête d'une montagne baignant dans les derniers reflets rougeâtres d'un soleil couchant, apparaissait une ville fantastique, quelque chose comme l'île volante de Gulliver — » (citation du roman algérien de Dumas « Le Véloce », 1847).

La visite des gorges était alors encore pénible parce qu'il fallait emprunter le lit même du Rhumel. En 1858, G. Flaubert, dont la prodigieuse imagination élaborait alors la trame de « Salamambo », s'y risqua pourtant à cheval. Dans ce décor hallucinant, il se plut à évoquer les ombres du roi Syphax, de la reine Sophonisbe, de Jugurtha.

« La seule chose importante que j'ai vue jusqu'à présent — dit-il dans « Correspondance », le 25 avril 1858 — c'est Constantine, le pays de Jugurtha.

« Il y a un ravin démesuré qui entoure la ville. C'est une chose formidable et qui donne le vertige. Je me suis promené au-dessus, à pied, et dedans, à cheval. Des gypcètes tournoyaient dans le ciel — ».

Et des milliers d'autres visiteurs affluèrent : militaires en garnison, poètes comme Pierre Louys (qui composa à Constantine une partie de ses fameuses « Chansons de Bilitis »), musiciens comme Saint-Saëns, (l'on montrait à l'Hôtel Cirta avec fierté le piano où l'illustre maître a improvisé des réveries au retour de ses promenades), archéologues, géographes, ou simples touristes anonymes de presque tous les pays du monde.

Tous éprouvèrent dans ces gorges

le même émerveillement, le même enthousiasme que d'innombrables lettres et cartes postales illustrées allaient signaler aux parents et amis désireux de le partager un jour.

Inutile de souligner que le commerce local en profita largement. Le touriste enthousiaste est généreux pour les guides et marchands de souvenirs.

Cette affluence rendait indispensable l'aménagement d'une voie d'accès à l'intérieur des gorges. Très coûteux mais assez confortable, ce « Chemin des touristes », œuvre de l'ingénieur Ré-mès, fut inauguré en 1907. Il était en réfection à la veille des événements de 1954. Espérons qu'il soit bientôt rouvert aux visiteurs.

L'AMÉNAGEMENT HYDRAULIQUE DES GORGES

PLUIS urgent encore avait été le problème du ravitaillement de la ville en eau.

En 1856, après l'échec des expériences avec le fameux gyroscope de l'ingénieur Gautherot (voir E. Mercier « Histoire de Constantine ») il fut un moment question de puiser dans le Rhumel de l'eau (non potable) à l'aide d'une machine élévatoire installée près de la mosquée de Sidi Rached. L'on préféra aménager l'adduction de l'eau de Sidi Mabrouk, de Fesgula et surtout du Djebel Ouache (création des lacs-réservoirs) dont les conduites aboutirent à l'antique siphon restauré au-dessous du pont d'El Kantara. Mais l'extension des quartiers extérieurs dépassant bientôt le périmètre de l'ancienne ville romaine imposa de nouveaux travaux d'adduction.

Au siècle suivant, les eaux du Rhumel furent aménagées en vue de la production d'énergie hydroélectrique par la construction d'un barrage en aval de Sidi Rached. De là, elles sont amenées par un tunnel foré en diagonale par toute la largeur du Rocher dans un deuxième réservoir à la sortie des gorges d'où un tuyau la dirige jusqu'à l'usine hydroélectrique à quelques centaines de mètres du pont des Chutes.

Le forage de ce canal nécessita des calculs d'orientation assez délicats qui furent cependant si bien établis que l'erreur de déviation sur plus d'un kilomètre de parcours fut inférieure à un mètre.

L'usine permettait de produire 1.700.000 kwh pour l'éclairage et 700.000 de force motrice. Du té-

nébreux abîme des gorges, le génie de l'homme moderne tirait lumière et puissance !

Mais le bon vieux Rhumel ne s'est pas prêté à cet empiètement avec autant de bonne grâce que l'on aurait pu l'espérer : Son élan était brisé et, sauf en temps de grande crue, ses eaux ne passent plus au-dessus du barrage, de sorte que la cascade près du Pont des Chutes est, en temps normal, uniquement alimentée par les sources à l'intérieur des gorges. Sans doute, cette sorte de mors imposé à sa fougue, évitera à l'avenir les crues désastreuses comme celle de 1898 qui — ainsi que l'atteste l'inscription près du Pont du Diable — emplît les gorges jusqu'au quart ou même au tiers ; mais le réservoir en aval du barrage

s'ensable et les eaux, croupissant plus que jamais, répandent en été des odeurs nauséabondes et ne nettoient plus les gorges qu'en période de crue assez forte des immondices qu'on y jette depuis toujours. Enfin — conséquence heureusement encore lointaine — ce Rhumel de plus en plus obstrué pourrait un jour reprendre son cours primitif (voir chap. 1) en se détournant au Polygone vers le Nord à la suite d'une nouvelle capture amorcée déjà dans la direction de son lit primitif.

Adieu alors lumière et force motrice ! Mais jusque-là beaucoup d'eau passera encore sous les ponts de Constantine et l'on disposera de sources d'énergie autrement puissantes que celles que nous fournit aujourd'hui le bon vieux Rhumel.



L'HISTOIRE DES PONTS MODERNES

CONSTANTINE, sans ses nombreux ponts enjambant l'abîme, est une chose que l'on n'imagîne que difficilement.

Sans compter l'arc naturel très décoratif mais pratiquement inutilisable, ils sont au nombre de six. Leurs silhouettes familières font si intimement partie du panorama de la cité d'aujourd'hui que rares sont les cartes postales où l'un ou l'autre de ces ponts ne figurerait pas.

La chanson même s'en est emparé : « A Constantine, sur le pont suspendu... »

Et pourtant, de 1304 à 1792, c'est à dire durant près de cinq siècles, aucune artère carrossable ne franchissait les gorges. Les guerres interminables et les nombreux sièges subis par la cité du Rocher avalent eu raison des trois ou quatre ponts construits pourtant par les architectes romains en solides pierres de taille.

DURANT le Moyen Age maghrébin, le réseau des belles routes stratégiques de l'époque de Rome s'était d'ailleurs lui aussi progressivement dégradé parce l'on ne songeait guère à l'entretenir. Selon M. Despois, professeur de géographie nord-africaine à la Faculté d'Alger (et maintenant de Paris), la circulation sur roues serait même devenue pratiquement inexistante dans tout le pays. A titre de preuve il cite l'état des rues ou plutôt des ruelles du vieux Constantine, trop étroites, raides et coupés en plusieurs endroits d'escaliers, qui, effectivement, ne devaient guère se prêter à la circulation des voi-

tures mais seulement au portage à dos d'animal.

Salah Bey avait, comme nous avons vu, fait restaurer le pont d'El Kantara en 1792. Œuvre utile, certes, bien qu'elle ne portât pas bonheur à Salah lui-même. Mais elle manquait de solidité et ne pouvait supporter le trafic de plus en plus dense provoqué par l'essor de la cité après 1837 ainsi que par la construction des nouveaux quartiers de la rive droite.

Aussi, ce qui devait arriver, survint le 18 mars 1857 à 7 heures et demie du matin :

CE jour-là, un contingent d'infanterie passa sur le pont, suivi d'une ordonnance chevauchant la monture de l'officier de service. Les hommes allaient atteindre la rive droite, lorsque soudain le cheval, au moment de s'engager à son tour sur le tablier, refusa d'avancer.

L'instinct affiné de l'animal était-il alerté par des bruits suspects avant-coureurs imperceptibles aux hommes ? L'ordonnance mit pied à terre et prit le cheval par la bride. Mais celui-ci n'en refusa pas moins obstinément d'avancer. A peine le dernier fantassin eut-il franchi le pont, que ce dernier s'écroula sur une longueur de 21 mètres avec un fracas épouvantable dans l'abîme, entraînant également dans la chute le siphon adducteur des eaux du Djebel Ouache.

Il fallut donc songer à réparer au plus vite cette voie essentielle à la circulation, ainsi que le siphon rompu.

La solidité de ce qui restait du pont n'inspirant plus confiance, l'on décida de faire place nette à coups de canon.

Le 29 mars 1857 fut pour les Constantinnois, qui se rendirent en foule aux gorges, un jour de grand spectacle. Sur la voûte en aval du pont deux pièces d'artillerie étaient mises en batterie, prêtes à ouvrir le feu. A douze heures précises, une première, puis une deuxième décharge ne firent que peu de dégâts, à peine quelques lézardes.

Les vieux moellons romains avaient la vie dure. Ce n'est qu'au quarantième coup que les restes du tablier avec le haut des piles s'écroula enfin dans l'abîme au milieu d'un énorme nuage de poussière. La foule poussa une grande clameur, pendant que femmes et filles s'affolaient des nombreux rats et autres bestioles détalant à toute vitesse dans toutes les directions.

Pour une fois, ces gorges, décor de tant de scènes tragiques au cours des siècles, avaient fourni aux Constantinnois un divertissement de choix et tout à fait inédit.

Pour plus de sûreté, le tablier de l'ancien pont fut remplacé par une arche unique en fer d'une portée de 56 mètres qui culminait à 120 mètres au dessus du Rhumel. Au milieu figuraient des deux côtés des écussons avec le millésime 1864 et l'N napoléonien en l'honneur de l'Empereur que l'on tenait à honorer et remercier pour l'encouragement et l'aide matérielle qu'il apportait aux grands projets d'urbanisme en voie d'exécution.

LORSQUE Napoléon III en personne passa le pont en landeau découvert lors de sa visite à Constantine le 29 mai 1864, il lança un coup d'œil admiratif dans

les gorges, tout en répondant avec une grande affabilité aux vivats enthousiastes de la foule jallonnant son parcours.

L'inauguration de l'œuvre ne put cependant avoir lieu qu'en 1867. Ce fut malheureusement aussi l'année des sauterelles et de la sécheresse totale. Celle-ci mit les gorges presque complètement à sec et provoqua une famine terriblement meurtrière dans toute l'Algérie. A Constantine, pendant longtemps, les gorges restèrent nettes de toute charogne et de nombreux affamés y péchaient tout ce qui pouvait sembler tant soit peu comestible.

Quant au nouveau pont, que l'on croyait à l'abri de toute nouvelle catastrophe, il devait encore faire parler de lui : Deux ans plus tard, alors que l'on construisait la gare actuelle sur les vestiges de l'amphithéâtre romain, un rouleau compresseur défonça à nouveau le tablier du pont et tomba avec son attelage dans l'abîme.

ENFIN, en 1952, la balustrade côté amont s'écroula en partie dans les gorges où les morceaux de fonte firent plusieurs victimes, entre autre un brave pêcheur à la ligne qui avait eu la malencontreuse idée d'aller ce jour-là taquiner le goujon du Rhumel (car il y en a !) juste au-dessous du pont.

La municipalité profita de l'accident pour non seulement rétablir la rampe en plus solide, mais élargir aussi le tablier afin de l'adapter à un trafic de plus en plus intense.

Comme aux temps de la Cirta romaine, ce problème de la circulation ne se posait pas seulement pour les artères aboutissant à El Kantara.

A Sidi Rached, le pont du Diable qui avait été construit vers 1850, se révélait également très insuffisant au passage des véhicules. Cette fois l'on n'hésita pas à faire aussi grand et aussi résistant que possible. Mais il fallait en outre respecter dans la mesure du possible le pittoresque décor du Vieux Constantine avec la vénérable petite mosquée de Sidi Rached, les maisons peintes en bleu-ciel (la couleur des djennoun bénéfiques) du vieux quartier indigène avec leurs nids de cigognes. Le pont contourna ou plutôt encadra donc tout cela d'une gigantesque courbe de 447 mètres de long comprenant de nombreuses arches dont celle du centre, d'une portée de 70 mètres, culmine à une centaine de mètres au-dessus du Rhumel.

Les architectes romains qui n'avaient atteint à cet endroit que 22,50 mètres d'envergure avec 60 de hauteur étaient largement battus. Quant aux propriétaires des vieilles maisons arabes exposées à la curiosité des promeneurs flânant sur les arches aériennes, ils abritèrent leurs courettes derrière des écrans de clayonnages.

En même temps qu'à Sidi Rached, nos ingénieurs des Ponts et Chaussées poussaient activement l'achèvement d'une construction moins massive mais plus hardie et plus aérienne encore, le pont suspendu de Sidi M'Cid.

Ce fut très spectaculaire. De nombreux Constantinois allaient admirer avec des frissons de vertige les ouvriers spécialistes qui, après avoir tendu les grands câbles porteurs, se trouvaient perchés au dessus de 175 mètres d'abîme pour ajuster une à une les pièces métalliques de la superstructure, jusqu'au jour où les deux moitiés du tablier purent se joindre au milieu.

A CHEVES simultanément, les deux ponts furent solennellement inaugurés le 19 avril 1912. Ce fut la fête de la plus belle victoire que le génie de l'homme eût remportée sur l'abîme des gorges. Désormais, celui-ci, malgré sa profondeur vertigineuse — l'on pourrait aisément caser la flèche de la cathédrale de Strasbourg (147 m.) sous le tablier de Sidi M'Cid — n'oppose plus aucune entrave à la circulation. En outre, du haut des ponts, le visiteur peut sonder sans efforts — sinon sans vertige — le mystère des abîmes et méditer sur un long passé durant lequel aucun pont ne permettait de passer d'une rive à l'autre parce que l'on préférait la sécurité du fossé défensif au confort des communications.

Sur les piles des deux ponts, des plaques commémoratives avaient été apposées, mentionnant le mérite des ingénieurs et ouvriers constructeurs et les nombreuses personnalités officielles qui procédèrent à l'inauguration.

Mentionnons encore « le Pont des Chutes » (1928) — d'où l'on peut à loisir admirer, d'un côté la grande cascade, et de l'autre, la plus belle vue sur les gorges, surtout quand le soleil couchant transfigure l'arc naturel et la falaise du Kef Chekora de ses reflets d'or — et, pour terminer cette longue histoire des ponts, la passerelle suspendue de Perrégaux à côté de la Médersa. Malgré ses proportions plus modestes, cette construction quelque peu oscillante sous le pas des piétons, permet de beaux coups d'œil sur la partie centrale des gorges et les vestiges romains (pont et aqueduc) ainsi que le hammam de Salah Bey au fond du ravin.

L'AMENAGEMENT architectural des gorges comporte encore d'autres réalisations comme la conduite d'eau remplaçant l'an-

cienne séguia romaine et turque par une galerie et un réservoir de 4 mètres de hauteur sur 3 de large et 80 de long — véritable « travail de romain » — creusée à grands frais dans la falaise de la rive gauche, aux abords de l'arc naturel.

Il faut mentionner aussi le fameux « Boulevard de l'Abîme » commencé en 1912, l'année même de l'achèvement du pont de Sidi M'Cid, où il aboutit après avoir longé le grandiose cirque rocheux à la sortie des gorges.

Le Monument aux Morts de 1914-18, réplique de l'arc de triomphe de Trajan à Timgad, vint symboliquement couronner le rocher en face de la Casbah.

La Victoire géante, qui déploie largement ses ailes sur le faite de l'édifice, semble évoquer non seulement les triomphes de nos armées mais aussi ceux que nos ingénieurs bâtisseurs remportèrent sur l'abîme.

Le monument abrite quatre niches ornées des bustes des grands chefs militaires ou politiques de l'époque. La quatrième est encore vide : La belle jeunesse de l'antique cité du Rocher est peut-être moins portée à la méditation que les générations qui l'ont précédée ; mais cette niche restée vide dans ce monument des gloires contemporaines à l'entrée des gorges devrait quand même faire rêver nos chers jeunes, espoir de notre avenir.





Au-dessous de l'arc naturel — Au fond, le Pont des Chutes

